

Faire la fête, pas la tête !

L'autre jour, je suis entré dans un restaurant grec. Affluence moyenne d'un soir de semaine, chaleur empressée des ambiances méditerranéennes. Quelque chose manquait cependant, un élément clé de la fête.

« Mais... où est passée la musique ? Il y a deux ans, il y avait au moins un joueur de bouzouki dans chaque restaurant !

– Eh oui, me dit ma compagne : mais c'est la crise...

– Ah oui, la crise. C'est logique : en temps de crise, on n'a plus les moyens de se payer un orchestre... C'était pourtant bien sympathique...

– Mais non, c'est tout le contraire ! Si c'est la crise, il doit y avoir d'autant plus de musiciens disponibles, prêts à jouer pour presque rien ! Les restaurants devraient être pleins de bouzoukis ! »

Pourtant, aucun d'eux n'est venu. Alors qui est en crise ? Le monde, qui nous inflige des réductions de budgets jusque dans les restaurants de nos soirées ? Ou bien les musiciens qui ne viennent plus, et moi qui du coup n'ai plus tellement envie de manger grec ? Qui est en crise : le monde, ou bien chacun de nous ?

La fête nous manque, la fête dans la rue, au quotidien. On a besoin, plus que jamais, de réjouissances, de rire, d'optimisme. "Il y a un marché", comme on dit. Et même beaucoup. Faire la fête, rendre service, faciliter la vie : il y a tout à inventer, parce que justement la vie est de plus en plus dure pour tout le monde.

Mais cela ne s'arrête pas là. La morosité et le pessimisme n'ont jamais suscité l'initiative. Tandis que faire la fête ravive l'envie d'entreprendre. Tenez, par exemple : la Coupe du Monde de football que nous venons de vivre (ou, jadis, les Jeux Olympiques de Grenoble et d'Albertville). Exaspérantes pour certains, passionnantes néanmoins pour beaucoup, les fêtes planétaires réveillent les enthousiasmes et prennent le pas sur notre grisaille quotidienne. Si les jeunes des banlieues, en voyant les yeux du monde braqués sur "leur" stade, ont pu se sentir concernés, impliqués, associés pour une fois à la marche du monde, et non pas relégués dans un univers qui n'a plus besoin d'eux ; si la France a pu elle-même se découvrir "mondiale", et non plus seulement recroquevillée de peur devant les forces pla-

nétaires qui la menacent ; si des individus peuvent se sentir assez impliqués pour prendre des initiatives, pour entreprendre eux-mêmes, se dire qu'après tout, le monde et son avenir les concernent aussi : alors, la fête n'est-elle pas aussi un bienfait économique ? D'ailleurs : à quand notre prochaine fête ? Comment saurons-nous valoriser l'immense potentiel d'enthousiasme et d'initiative de l'an 2000 (qui n'est pas qu'un "bug" !) ?

Si l'esprit de fête redonne un peu de baume au cœur - pas à tous, bien sûr, mais du moins à quelques-uns, d'envie de vivre et non pas seulement d'exister et de se laisser faire : alors la première solution à la crise est peut-être ici, dans le renouvellement de note optimisme individuel et collectif. Et nous y pouvons tous quelque chose, n'est-ce pas ?

**Jean-Christophe
Berlot (81)**

J.C. Berlot vient de publier "La Crise ? C'est moi !" aux Editions de l'Harmattan.